

Maîtriser la forme

Raymond Bertin

Numéro 171 (2), 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2019). Maîtriser la forme. *Jeu*, (171), 82–87.



Angela Konrad. © Angelo Barsetti

A large, dark silhouette of a woman in a ballgown, holding a candelabra with a single lit candle. The silhouette is set against a light, textured background, creating a dramatic effect. The woman's hair is styled in an updo, and her dress has a full skirt.

MAÎTRISER LA FORME

Raymond Bertin

Depuis sept ans qu'elle vit au Québec, la metteuse en scène Angela Konrad, également professeure à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, étonne, séduit, provoque par des propositions artistiques inattendues, marquées par une vision, une exigence, une rigueur. Elle entame un nouveau cycle.

L'entrée sur les scènes québécoises d'Angela Konrad a rapidement fait naître une rumeur enthousiaste. Coup sur coup, ses adaptations de *La Cerisaie* de Tchekhov et de *Richard III* de Shakespeare ont suscité des critiques élogieuses et l'engouement du public. Près de quatre ans ont passé depuis l'entretien qu'elle m'accordait en amont du spectacle *Macbeth*, dans la *tradaptation* québécoise de Michel Garneau¹. Cinq productions plus tard, la créatrice, qui a des projets plein la tête, se sent à un tournant et désire changer sa façon de travailler pour accorder plus de temps à la recherche. Le soutien espéré des subventionneurs à la compagnie LA FABRIK, qu'elle a fondée en 2012, et l'invitation des grands théâtres devraient le lui permettre.

1. Voir « Angela Konrad, entre la théorie et la pratique », dans *Jeu* 156 (2015.3), p. 80-83.



Platonov amour haine et angles morts, d'après Anton Tchekhov, traduction d'André Markovicz et Françoise Morvan, mis en scène par Angela Konrad (coproduction Groupe de la Veillée et LA FABRIK), présenté au Théâtre Prospero en novembre et en décembre 2018. Sur la photo : Debbie Lynch-White et Renaud Lacelle-Bourdon. ©Maxime Robert-Lachaine

« Ce furent sept années intenses de recherche-crédation, de rencontres et de diversité artistique et interdisciplinaire, mais aussi une traversée du désert du point de vue financier. Je ne suis pas au moment du bilan, dit-elle, mais la compagnie est passée à un autre niveau, sur le plan de sa structure, de sa gérance. Cette compagnie, je l'ai tenue à bout de bras plusieurs années avant d'avoir accès aux subventions. C'est vrai que mon statut de professeure à l'université m'a permis d'accéder à des fonds de recherche-crédation de la Faculté des arts pour soutenir financièrement ces premiers projets. » Sur ce lien entre son enseignement et sa pratique artistique, elle ajoute : « Ma création a aussi été la plateforme d'une professionnalisation pour une dizaine d'étudiant-es, ces fonds ayant servi à les rémunérer pour leur contribution dans tous les domaines des langages scéniques : scénographie, conception vidéo et lumière, assistanat à la recherche scientifique et dramaturgique. Je suis très fière d'avoir pu servir de tremplin à ces jeunes artistes et d'avoir pu faire rayonner l'UQAM, tout en menant mon travail artistique sans concession aucune. »

UNE DOUBLE TEMPORALITÉ

La metteuse en scène a la réputation de se distinguer par son tempérament vif, sa vitesse de réaction, son inventivité, comme par son intérêt pour les sciences humaines, l'art inuit et l'art contemporain. Se sentant déchirée entre sa passion pour l'immédiat et la nécessité de planifier longtemps à l'avance, elle remet en question, comme d'autres, le rythme de production qu'impose le système québécois. « Je veux désormais travailler sur des projets à long terme, de plus grande envergure, confie-t-elle. Cette frénésie, cette hyperactivité, cette créativité débordante a quelque chose de très excitant, mais j'aimerais pouvoir investir beaucoup plus de temps et d'argent dans des recherches préalables à la création. J'ai toujours réalisé plusieurs projets en même temps; en tant qu'artiste, on opère comme un baromètre de la société : on plonge dans le présent et les enjeux sociopolitiques d'actualité, on jongle entre l'urgence de l'ici et maintenant et la prospection des calendriers de production. »

Si elle n'est jamais loin de la réflexion, la démarche de l'artiste se fait parfois plus

intuitive, lorsqu'elle met en scène un essai sur l'intelligence artificielle, par exemple : *Les Robots font-ils l'amour ?* de Laurent Alexandre, médecin et entrepreneur, et Jean-Michel Besnier, philosophe spécialiste des nouvelles technologies, qui y confrontent leurs points de vue sur le transhumanisme. « En fonction de ce que je perçois des enjeux, j'ai envie de réagir, dit Konrad, c'est pour ça que j'ai fait *Les Robots...* dans une année quand même chargée en création. Je ne l'ai pas regretté, je me suis dit : ce projet-là, il faut que je le fasse au plus vite, car, d'ici un an ou deux, le texte sera dépassé, on sera ailleurs; c'est maintenant que je voulais parler du transhumanisme, de l'intelligence artificielle et de l'implication des GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon) dans la recherche, partager avec le public les connaissances dans le domaine et provoquer un débat sur les enjeux éthiques de cette recherche, car notre ignorance finira par nous coûter très cher. »

En pleine année sabbatique, sa première en 20 ans d'enseignement universitaire, de retour de Berlin, ville chérie qu'elle a surnommée

«ma louve», elle se dit stimulée par les expositions d'art contemporain, le théâtre, les publications récentes en philosophie et en sociologie. Fascinée par la culture du débat, elle poursuivra l'organisation des RDV_Art, Sciences et Politique, ces discussions publiques qu'elle organise et anime à l'Usine C, où elle met en présence artistes, scientifiques et journalistes autour de thématiques d'actualité. Elle rêve d'y aborder la critique.

SE RÉENGAGER EN THÉÂTRE

À son arrivée au Canada, Angela Konrad est passée par Ottawa, où elle a enseigné deux ans avant de s'installer à Montréal. Sa première création, *Variations pour une déchéance annoncée*, librement inspirée de *La Cerisaie* (Usine C, 2013; FTA, 2015), marquait le début d'une aventure avec des comédien-nes qui formaient une petite troupe. Après ce succès, la metteure en scène a souhaité poursuivre avec les mêmes interprètes pour *Audition ou Me, Myself and I*, adaptation audacieuse de la tragédie de Shakespeare *Richard III*, jouée dans la salle de répétition du Théâtre de Quat'Sous en janvier 2015.

«Je voulais monter *Richard III*, mais je n'avais pas l'argent, se rappelle-t-elle. La question que je me suis posée était la suivante : comment monter cette pièce sans un budget digne d'un grand Shakespeare? Une question qui nous ramène à l'essentiel, exercice intéressant, car la pertinence du propos et l'interprétation de l'œuvre ainsi que la direction d'acteur priment sur les moyens scéniques. On en revient à l'essentiel dans une perspective brechtienne: le point de vue sur l'œuvre avant tout. Je considère la construction de la mise en scène comme un art total, soutenue par une clé de voûte qui se définit par l'intelligence, c'est-à-dire la compréhension du propos, la transposition, l'incarnation de l'idée et la direction d'acteur. Un metteur en scène qui n'est pas un directeur d'acteurs et d'actrices déplace l'art théâtral vers l'art visuel au détriment de l'art vivant, c'est un choix mais souvent un défaut.»

De cette création sont nées des affinités artistiques, des désirs de poursuivre le trajet. Il y eut par la suite *Macbeth* (Usine C, 2015, reprise, 2016), puis *Le Royaume des animaux* de Roland Schimmelpfennig, dans une traduction de Dominique Quesnel et Angela Konrad (Théâtre de Quat'Sous, 2016). «*Macbeth*, c'était la découverte de la langue de Garneau, une révélation, lance-t-elle, une expérience esthétique extraordinaire et une véritable immersion dans la culture québécoise.» *Variations... et Auditions...*, dont on lui parle encore beaucoup, elle souhaiterait les faire traduire et jouer en anglais. Comme elle reprendra, à l'automne 2020, *Platonov amour haine et angles morts* (Prospero, 2018), dans la nouvelle traduction québécoise que Michel Tremblay vient de lui offrir. «Je veux reprendre *La Cerisaie* comme *Platonov*, je continue à travailler sur Tchekhov, mais je ne peux pas reproduire, je m'ennuie très vite, d'où peut-être le foisonnement des formes. Je commence toujours à zéro.»

L'engagement d'Angela Konrad dans son art est entier: «Pour moi, la mise en scène opère à l'aube, elle se révèle entre le préconscient et le conscient, libérée de la censure, puis s'incarne en salle de répétition. La question est toujours: comment on se positionne par rapport au réel? Sachant que notre rapport au réel est teinté de nos conflits psychiques et de nos défenses, qui nous donnent à voir seulement ce que nous pouvons ou voulons bien voir (même chose pour le public et les critiques, évidemment). C'est notre syndrome Macbeth, qui préfère croire qu'une forêt qui avance ne saura le menacer alors qu'il s'agit de l'armée camouflée derrière des branches d'arbres. Il faut aborder les questions soulevées par l'œuvre de façon décomplexée pour pouvoir cerner toute la complexité d'un problème posé. Au théâtre, tout doit être possible, pensable, comme dans un vrai débat contradictoire, qui nous sort de la zone de confort ou de notre forêt et nous permet de changer notre perspective, d'enrichir nos expériences et de nous regarder dans le miroir: de nous faire face, nu-e et sans défense. Le théâtre, depuis toujours, met en collision des forces antagonistes, c'est un

accident frontal où la violence du choc est proportionnelle au carré de la vitesse; ce sont des lois de la physique, immuables. Je pense que pour faire la mise en scène, il faut avoir la force tranquille d'un paquebot et la lucidité d'un Macbeth ou d'un Richard III juste avant sa mort, et s'intéresser un tant soit peu à ses propres conflits psychiques pour pouvoir créer, diriger des acteurs et des actrices, gérer une équipe, encaisser des critiques, endurer des jalousies et se supporter soi-même.»

La metteure en scène avoue être passée par des questionnements sur son rôle de créatrice: «*Variations...* était comme un coup de grâce pour moi, ma première œuvre ici, un théâtre d'exil répondant à une nécessité. À l'époque, j'ai ressenti comme un manque à être de ne pas connaître suffisamment l'histoire du Québec, du Canada. J'avais l'impression d'être complètement déconnectée de la sensibilité québécoise: je n'avais pas les clés de cette identité, je me sentais parachutée, ce que je n'avais pas vécu en France, où j'avais immigré une première fois. J'ai recommencé à zéro ici à Montréal, je m'étais donné trois ans pour faire du théâtre dans des conditions décentes, le syndrome de l'immigrante a fait que j'ai doublé la mise. Aujourd'hui, j'espère que LA FABRIK puisse accéder à l'aide au fonctionnement afin de pouvoir mener une recherche-création rigoureuse, à la hauteur de mes ambitions.»

AVEC LE SANG DE SON CŒUR

Pour celle qui se passionne pour le brassage d'idées, le débat contradictoire, l'analyse théorique et le discours savant, il devient tentant de mettre en scène ce qu'elle appelle du «théâtre-discours». Ce fut le cas de trois spectacles récents: *Last night I dreamt that somebody loved me* (octobre 2017), titre d'une chanson du groupe The Smiths; *Les Robots font-ils l'amour?* (février 2018) et *Golgotha Picnic* (septembre 2018) de Rodrigo García, tous trois offerts à l'Usine C. Des œuvres étranges, dérangementes, qui exigent un certain effort du public. «*Last night...* me tient beaucoup à cœur, il est né d'une fracture



Les robots font-ils l'amour?, d'après l'essai de Laurent Alexandre et Jean-Michel Besnier, adapté et mis en scène par Angela Konrad (coproduction LA FABRIK et Angela Konrad), présenté à l'Usine C en février et en mars 2018. Sur la photo : Stéphanie Cardi, Marie Laurence Moreau, Philippe Cousineau et Lise Roy. © Maxime Robert-Lachaine

intime. Il y a des spectacles qu'on écrit avec le sang de son cœur, c'est le cas de celui-ci, avec la complicité et le talent sans bornes d'Éric Bernier.»

N'hésitant pas à intégrer des danseurs et des danseuses dans *Last night...* ou le pianiste David Jalbert dans *Golgotha...*, Angela Konrad se réfère au mouvement Bauhaus en Allemagne, précurseur de l'interdisciplinarité artistique, du happening, de l'art de la performance: «Dans le cadre de la formation artistique, l'école du Bauhaus visait à rapprocher l'artisanat et l'art, les artistes, définis comme "maîtres de la forme" collaborant avec les "maîtres-artisan-es". Comme metteur-e en scène, on cherche à maîtriser une forme, et chaque spectacle est le résultat d'une quête où l'on cherche à définir le rapport entre le fond et la forme, le visible et l'invisible, l'intelligible et le sensible, mais cette quête est toujours inaboutie, infinie, ouverte.»

Elle poursuit: «J'ai une grande fascination pour l'art de l'acteur, j'essaie de créer un territoire lui permettant de s'épanouir au plus fort de son art. Ensemble, il s'agit de déterrer les contradictions dans un texte, de mettre en

évidence la partie cachée de l'iceberg et d'en jouer, d'en jouir d'une façon décomplexée. Au plus près de son désir. Il faut que cette vulnérabilité, parfois cette déchéance humaine des personnages, puisse être portée avec conviction. Pour moi, la direction d'acteur est la première qualité d'une mise en scène. Voir du théâtre, c'est observer comment la parole agit, voir les interprètes se battre avec leurs contradictions et être le reflet de quelque chose qui s'est peut-être passé au plus intime de moi.»

La passion du théâtre d'Angela Konrad est perceptible dans ses propos. Elle rend grâce non seulement aux comédien-es, mais aussi à ceux et celles qui font fonctionner les lieux où ses spectacles se produisent. Le travail sur *Le Royaume des animaux* fut pour elle remarquable: «Cette expérience au Quat'Sous a été formidable, je suis reconnaissante envers Eric Jean pour cette aventure exceptionnelle: une entrée en salle de cinq semaines, avec Linda Brunelle aux costumes et Angelo Barsetti aux maquillages (le travail de Barsetti a d'ailleurs été sélectionné pour représenter le Canada à la Quadriennale de Prague). Le texte fait émerger sa forme, la dynamique du groupe et le jeu orientent le travail, mais

le contexte de production, l'équipe de la maison, de la secrétaire jusqu'à la billetterie, crée une dynamique particulière qui rejaille sur le projet. Au Prospero, pour *Platonov*, Carmen Jolin et son équipe nous ont réservé un accueil extraordinaire, à l'image de ce théâtre. À l'Usine C, que je considère comme ma "maison-mère", j'ai un sentiment d'appartenance très fort: sans la confiance et le soutien infaillible de Danièle de Fontenay, je ne serais pas là où je suis actuellement. Trois années de résidence m'ont permis de consolider un projet artistique et de savoir où était mon ancrage, pour prendre racine dans le paysage montréalais et créer en toute liberté. Ces expériences variées dans divers lieux m'ont énormément appris, et permis de faire évoluer ma recherche-crédation et d'effectuer des choix audacieux sans chercher a priori l'approbation du public.»

FLEUVE AU TNM

Elle ne tarit pas moins d'éloges envers Lorraine Pintal, qui l'accueille en novembre 2019 au Théâtre du Nouveau Monde (TNM), où elle crée l'adaptation, signée par l'auteur, de la tétralogie de Sylvie Drapeau,



Last night I dreamt that somebody loved me, texte et mise en scène d'Angela Konrad, d'après Alain Badiou, Alain Ehrenberg, Sigmund Freud, Christopher Lasch et Bernhard Stiegler (LA FABRIK et Angela Konrad), présenté à l'Usine C en octobre 2017. Sur la photo : Éric Bernier, Marilyn Daoust, Emmanuel Proulx et Nicolas Patry. © Maxime Robert-Lachaine

formée des romans *Le Fleuve*, *Le Ciel*, *L'Enfer* et *La Terre*. Une entrée méritée dans ce grand théâtre pour Konrad, mais qui ne lui monte pas à la tête: «Tout à coup, nous avons des moyens pour faire le meilleur spectacle possible, c'est un immense cadeau pour un metteur en scène. Mais je resterai fidèle à mes exigences de dépouillement et de rigueur essentialiste des langages scéniques. Par ailleurs, être invitée au TNM, c'est prendre la mesure du théâtre dans sa dimension historique, identitaire, culturelle. C'est un très grand honneur pour l'Européenne que je suis.»

Dans ces quatre courts romans, parus chez Leméac, Sylvie Drapeau relate, d'une plume mesurée, poétique et puissante, des événements familiaux ayant bouleversé son existence: la noyade de son frère encore enfant, l'agonie de sa mère frappée par le cancer, la folie qui emporta un autre frère, et la mort de sa sœur. «C'est une tragédie contemporaine, qui évoque le trauma et ses répercussions, son impact sur le devenir, l'évolution identitaire, la dynamique familiale, note Angela Konrad. Ce projet est né d'une fascination pour l'actrice, son immense talent et sa rigueur, et du choc de la découverte de son écriture. Ça pose la

question de l'identité, pas comme un lieu de révélation du privé, ça ne m'intéresse pas, ce n'est pas ce que fait Sylvie Drapeau: elle se situe avec finesse et intelligence entre l'intime et l'universel, son écriture est tellement forte qu'elle a su faire œuvre en opérant la symbolisation d'une tragédie personnelle.»

Pour ce spectacle, elle a souhaité la participation de la cinéaste Anne Émond, dont elle a vu le film *Les Êtres chers*: «L'esthétique cinématographique singulière d'Anne, sa façon de filmer les êtres, ses mouvements de caméra m'ont amenée à l'entraîner dans cette aventure d'une fragilité extrême. C'est un projet que j'ai voulu très féminin, avec Anick La Bissonnière à la scénographie, Sonoyo Nishikawa aux éclairages.» Évidemment, une telle matière demande du doigté. Au moment de cet entretien, le travail était à peine commencé; difficile d'en parler. Drapeau sera sur scène, avec Karelle Tremblay dans le rôle de Sylvie jeune, et une jeune fille de 11 ans, Alice Boucher, la personnifiera enfant: «C'est un projet particulier, très sensible, vulnérable. Il y a une grande beauté, une tristesse majestueuse dans cette révélation, une incroyable pudeur, une subtilité dans

l'écriture. On perçoit aussi la puissance d'une Sylvie Drapeau. Elle apparaît dans ce rapport au réel: tranchant, réaliste, intelligent, vulnérable, métaphorique, avec des éclairs de lucidité, apparemment arrachés aux ténèbres grâce à l'introspection et au courage, une sorte d'héroïsme quotidien dont sont capables des humains délaissés par les dieux et qui force l'admiration; une quête interminable et la grâce retrouvée.»

Investie depuis deux ans dans cette réalisation, Angela Konrad a déjà sur sa planche un autre grand projet: l'adaptation scénique de la trilogie romanesque *Vernon Subutex*, de Virginie Despentes, dont elle a obtenu les droits, et qui fera l'objet d'une série théâtrale présentée en étapes successives au cours des deux prochaines années à l'Usine C. Une œuvre percutante sur le sort d'un célèbre disquaire parisien mis au chômage par la crise du disque, dont la déchéance sociale et la dérive de sa génération sont décrites dans une langue crue, loin du politiquement correct. À nouveau, l'inspirante metteuse en scène déjouera les attentes, confrontera les a priori, nous bousculera en façonnant à sa manière une matière foisonnante. ●